

roman

C'est le livre d'un archer qui n'a pas besoin  
de regarder la cible pour l'atteindre en plein cœur. Mon cœur.

Dany Laferrière



# Kuessipan

Naomi Fontaine



MÉMOIRE  
D'ENCRIER



KUESSIPAN  
À TOI

Mise en page : Virginie Turcotte  
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu  
Correction de l'innu-aimun : Yvette Mollen de l'Institut  
Tshakapesh  
Dépôt légal : 1<sup>e</sup> trimestre 2011  
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada  
Fontaine, Naomi, 1987-

Kuessipan : à toi  
(Roman)

ISBN 978-2-923713-54-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-142-6 (PDF)

ISBN 978-2-923713-85-4 (ePub)

I. Titre.

PS8611.O571K83 2011 C843'.6 C2011-940430-3

PS9611.O571K83 2011

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide  
financière du gouvernement du Canada par l'entremise  
du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du  
Canada.

L'auteure tient à mentionner le soutien du Programme de  
mentorat de Première ovation. Elle en profite pour dire un  
grand merci à François Bon, Jean Désy et Laure Morali.

Mémoire d'encrier  
1260, rue Bélanger, bureau 201  
Montréal, Québec,  
H2S 1H9  
Tél. : (514) 989-1491  
Télec. : (514) 928-9217  
info@memoiredencrier.com  
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Naomi Fontaine

KUESSIPAN  
À TOI

Roman

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 



*à ma mère qui a déchiffré  
à Lucille pour son amitié  
à Marcorel, ma poésie*





NOMADE



J'ai inventé des vies. L'homme au tambour ne m'a jamais parlé de lui. J'ai tissé d'après ses mains usées, d'après son dos courbé. Il marmonnait une langue vieille, éloignée. J'ai prétendu tout connaître de lui. L'homme que j'ai inventé, je l'aimais. Et ces autres vies, je les ai embellies. Je voulais voir la beauté, je voulais la faire. Dénaturer les choses – je ne veux pas nommer ces choses – pour n'en voir que le tison qui brûle encore dans le cœur des premiers habitants. La fierté est un symbole, la douleur est le prix que je ne veux pas payer. Et pourtant, j'ai inventé. J'ai créé un monde faux. Une réserve reconstruite où les enfants jouent dehors, où les mères font des enfants pour les aimer, où on fait survivre la langue. J'aurais aimé que les choses soient plus faciles à dire, à conter, à mettre en page, sans rien espérer, juste être comprise. Mais qui veut lire des mots comme drogue, inceste, alcool, solitude, suicide, chèque en bois, viol? J'ai mal et je n'ai encore rien dit. Je n'ai parlé de personne. Je n'ose pas.

Le brouillard. En voiture, le manque de visibilité oblige les conducteurs à ralentir. Parfois les clignotants des voitures sont en fonction. C'est pour s'aider, pour mieux s'orienter. La chaussée est humide. On n'ose pas de dépassement. La nuit, on voit mieux en gardant juste les basses allumées. Ça ne dure pas. Quelques minutes, une heure.

Il dit : Le brouillard du matin indique une journée ensoleillée, celui du soir, un lendemain pluvieux.

Ils ont accusé le brouillard. La brume habituelle des soirs de mai. Le vent mouillé de la mer qui fait pousser les nuages gris sur la route qui relie Uashat et Mani-utenam. Ça devait être un brouillard épais, opaque, infranchissable. Ça devait être une nuit noire, obscure, sans lune. Les voitures devaient être absentes. Il devait être seul à garder la route, à s'orienter, à enfoncer l'air trempé. Les arbres, les poteaux devaient se cacher derrière cette épaisse grisaille. La peur, le manque d'expérience, la vitesse, la témérité, l'inconscience, comme voie de sortie.

J'ai toujours eu peur de conduire quand il fait brouillard.

J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond. Celle qui élèvera seule ses enfants. Qui criera après son copain qui l'aura trompée. Qui pleurera seule dans son salon, qui changera des couches toute sa vie. Qui cherchera à travailler à l'âge de trente ans, qui finira son secondaire à trente-cinq, qui commencera à vivre trop tard, qui mourra trop tôt, complètement épuisée et insatisfaite.

Bien sûr que j'ai menti, que j'ai mis un voile blanc sur ce qui est sale.

Un accident de voiture. L'idée de perdre mon enfant. Les insultes face aux Innus. La mort. Les pères absents. Les coupes blanches dans le Nord. La misère de ma cousine et de ses deux enfants, mon incapacité à lui venir en aide. Les enfants maltraités. Les critiques de ma mère. Gabriel lorsqu'il ne rappelle pas. Les films trop beaux pour être vrais. L'oppression. L'injustice. La cruauté. La solitude. Les chansons d'amour. Les erreurs impardonnables. Les bébés qui ne naissent jamais.

Ou : la peau grise d'un homme trop jeune pour la boîte en bois vernis aux tracés or, aux poignées or. Ses yeux dorment et sa bouche aux lèvres fines a l'inexpressivité d'un visage éteint. Les fleurs posées sur la boîte entourent la prière transcrite sur un morceau de bois – je ne suis jamais loin...

Je déteste le visage des morts. Leurs traits sereins. Leurs yeux fermés. L'absurdité d'une peau froide maquillée de couleurs tristes, novembre lorsqu'il fait gris. Je hais les rides qu'ils n'ont plus, l'âme disparue, emportant avec elle toute l'existence d'un souffle. Je déteste les observer. La coutume me dit de les veiller. Je meurs, car ils sont laids, ces hommes au regard éteint.

Pourquoi ses yeux ne refléteront-ils jamais mon visage? J'aimerais que sa bouche, éternellement muette, me dise que je lui ressemble.



Petites, on jouait ensemble durant les vacances d'été. Tu étais plus mince, plus blanche, plus timide que moi. Habillée d'un tee-shirt rouge trop grand pour toi, moi en chemise blanche par-dessus une camisole jaune. C'était la saison des confidences, de l'insouciance, des puérides séductions. On était trop bêtes pour croire en l'amour. Souvent, tu restais dormir chez moi. Comme une sœur.

Les étés se sont accumulés. Tu es arrivée en larmes un soir. Je me souviens. Tu as expliqué sans qu'on comprenne. J'ai pleuré sans savoir. On s'est endormies l'une à côté de l'autre, d'un sommeil sans rêves qui fait gonfler les yeux. Ta mère avait recommencé à boire.

Le lendemain, ils t'ont placée, chez une de nos tantes. Mesure d'urgence. Tu as ri cette journée-là. Rien ne paraissait de l'extérieur. J'ai prié Jésus dans ma tête, très vite, sans que tu t'en aperçoives.

Je sais que le monde est injuste.

Pourquoi. La nuit, elle dort d'un sommeil lourd qui lui enfouit le front jusque dans les dunes de son oreiller. Son visage tremble dans la noirceur de sa chambre close. Elle se raidit dès que quelqu'un hausse la voix. La peur la pourchasse dans ses cauchemars de mère. Elle pleure et personne ne la console. Elle oublie. Elle rit.

Je voudrais lui dire que je sais. Pourquoi je me tais.

Le silence. Je voudrais écrire le silence.

Un enfant le suit, le regarde attentivement. C'est à cause de sa beauté et des bagues d'argent qui ornent ses doigts, c'est ce qu'il se dit. Il fait des sourires à l'enfant, lui demande qui est son père. Il répond : Je n'ai pas de père.

Il regrette. Il aurait dû lui demander qui est sa mère.

Tout le monde sait qu'il teint ses cheveux gris. Les bagues en toc qu'il se met aux doigts lorsqu'il enfile sa veste de cuir à franges lui servent de prétexte pour rouler lentement dans la réserve. Il a le teint foncé de ceux qui ont abusé de l'alcool, de ceux qui ont travaillé sous le soleil, de ceux qui ont vieilli. Les joues, le front, les mains ridés. Il dit: J'ai tout fait, moi, dans la vie. La tirade du couturier, du débroussailleur, du pêcheur, du chasseur, du pompiste, du monteur de ligne, du bûcheron, du charpentier. Il ajoute sans-abri. Il a un rire brisé par la fumée. Lorsqu'il discute ainsi, il parle en français, cette langue qui lui glisse dans la gorge, qui fait mentir sa fausse assurance.

Il prend pension chez une de ses sœurs. Occupe la plus grande chambre au sous-sol. Pour toutes commodités, il possède une boîte pleine de DVD, une étagère où s'entassent des bouteilles de parfum, un miroir en long, un peignoir à carreaux, des bottes de cow-boy remisées, un lit parfaitement centré sur le mur et toujours fait.

## TABLE DES MATIÈRES

Nomade	7
Uashat	23
<i>Nutshimit</i>	63
<i>Nikuss</i>	99

# Kuessipan. À toi

*J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond.  
Celle qui élèvera seule ses enfants. Qui criera après son copain qui  
l'aura trompée. Qui pleurera seule dans son salon, qui changera des  
couches toute sa vie. Qui cherchera à travailler à l'âge de trente ans,  
qui finira son secondaire à trente-cinq, qui commencera à vivre trop  
tard, qui mourra trop tôt, complètement épuisée et insatisfaite.  
Bien sûr que j'ai menti, que j'ai mis un voile blanc sur ce qui est sale.*

Un récit sans concession. La justesse du ton et de la voix. La parole belle,  
féconde et vraie. L'extrême humilité d'une réserve amérindienne.  
Des vies échouées au large d'une baie. La grandeur d'un peuple oublié.  
La condition humaine. Et une prose lumineuse.

*Le regard neuf... Kuessipan est aussi différent de la littérature innue  
qui l'a précédé que Le Survenant l'était des romans de la terre québécois.  
Louis Hamelin, *Le Devoir**

*Bons baisers de la réserve...  
Naomi Fontaine est résolument tournée vers l'avenir.  
Chantal Guy, *La Presse**

Naomi Fontaine a 23 ans. Innue de Uashat, elle vit à Québec.  
*Kuessipan*, son premier roman, a reçu un excellent accueil.